



En des temps lointains, des hommes venus d'Europe avaient découvert des îles plantées au milieu du Pacifique Sud après des mois de navigation. Fascinés par l'accueil reçu, ils allaient par leurs récits donner naissance à l'un des mythes les plus tenaces et les plus répandus de la planète : l'allégorie du paradis terrestre. A peine les navires avaient-ils franchi les passes et jeté l'ancre dans de somptueuses baies d'eau claire, que des hommes à la peau brune gorgée de vent et de soleil étaient venus à leur rencontre dans des pirogues chargées de nourritures, de femmes et de musique pour honorer leurs étranges visiteurs. Quelques siècles plus tard, les choses avaient un peu changé. Les visiteurs ne débarquaient plus meurtris par les coups de vent et affaiblis par le scorbut, mais après quelques heures de vol dans le ventre confortable des avions de ligne. La temporalité inhérente au voyage s'en trouvait bouleversée et la rencontre s'était banalisée. De l'accueil d'origine il ne restait plus qu'une tradition de surface, réminiscence dénaturée d'un passé révolu.

Groupés sous une pirogue traditionnelle suspendue entre deux mondes dans le hall de



l'aérogare, des hommes vêtus de chemises colorées tiraient des notes joyeuses de leurs ukulélés, minuscules guitares au regard de leurs corps massifs, qu'ils tenaient haut sur la poitrine. Des femmes chantaient avec eux et passaient des colliers de fleurs fraîches et odorantes autour du cou des passagers tout juste débarqués de l'avion du matin. Auréolée du sien, Viviane ne s'attarda pas dans l'aérogare. Personne n'était là pour l'attendre. Elle n'était pas de ces voyageurs cadrés par des agences spécialisées proposant des parenthèses exotiques à leurs vies affairées. Ni même une abonnée des vols au long cours qui traversaient la planète avec indifférence. Papeete était la destination qu'elle s'était fixée sans en avoir précisé les autres modalités. Elle grimpa dans le premier *truck* pour rejoindre la ville. De la corniche surplombant la rade, elle la découvrit répandue sur les contreforts effondrés de hautes montagnes, se laissant deviner sous un ciel nuageux descendu bien en deçà de leurs sommets invisibles. Un cargo entraît dans la passe et se dirigeait vers le port. On apercevait au loin le long cou de métal des grues dressées vers le ciel comme des sentinelles aux aguets. Le *truck* la déposa au centre de la ville et la jeune femme



remonta au hasard les rues où les bazars des chinois investissaient les trottoirs encombrés d'odeurs de café, de fritures et d'épices, exhibant leurs marchandises dans un fouillis inextricable. Il lui fallait un endroit où poser son sac de voyage, ses troubles et ses incertitudes.

D'aussi loin qu'elle s'en souviene, Viviane avait scruté l'infime à peine représenté sur le bleu de sa mappemonde et s'était abîmé les yeux à force d'y chercher de quoi nourrir les horizons fantasques dont elle avait besoin. Son grand-père lui avait montré l'île originelle et Viviane s'était accrochée à ce fragile repère pour glisser dans une existence éthérée à l'instar des fantômes de sa vie. Les années avaient passé et ses grands-parents avaient tiré leur révérence laissant leur unique petite fille à la dérive sur un océan sans rivage. Le pavillon où ils avaient vécu s'était figé dans la poussière et le silence. Libéré de toute attache, il avait pris de la distance et Viviane avait espéré qu'il lui révèle une part de ce qu'elle avait toujours cherché. Elle avait vidé les tiroirs, fouillé les étagères des armoires et des placards, trié avec minutie tous les papiers qu'elle avait pu trouver. Mais la maison n'avait rien donné. Elle avait emporté le trou béant que rien n'était jamais venu



comblé puis elle avait vendu le pavillon. Le globe terrestre avait tourné une dernière fois du côté du grand océan puis elle avait pris un avion pour y passer la plus longue nuit de sa vie. Vingt-trois heures dans le noir pour remonter le temps sans jamais rattraper le soleil qui ne s'était montré qu'une petite heure avant l'atterrissage.

Viviane déboucha sur le marché où convergeaient de nombreux *trucks* en provenance de tous les districts de l'île dans un joyeux désordre. Sous la grande halle en pleine effervescence, on se pressait parmi les étals de légumes, de fruits et de fleurs témoignant de l'abondante générosité de cette terre où tout poussait sans effort. Au-delà de l'enchevêtrement pyramidal où ils se donnaient à voir comme autant de pièces montées, des femmes s'interpellaient joyeuses, dans cette langue noyée de voyelles où les consonnes passaient inaperçues. Prêtresses incontestées du marché, les mamas officiaient sans partage dans ce lieu d'échanges haut en couleur. Devant sa montagne d'oranges aux effluves acidulés, l'une d'entre elles avisa Viviane figée devant son étal. Elle lui tendit un morceau de fruit, l'engageant à le prendre.